

POUR
UNE ANTHROPOLOGIE
DE L'ESPACE

FRANÇOISE CHOAY

POUR
UNE ANTHROPOLOGIE
DE L'ESPACE

ÉDITIONS DU SEUIL

Ce livre est publié
dans la collection «La couleur des idées»

ISBN : 2-02-082533-3

Éditions du Seuil, octobre 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

À mes deux amis, qui furent au fil du temps
mes deux éditeurs au Seuil,
François Wahl et Jean-Luc Giribone,
en témoignage de reconnaissance et d'affection.

Avant-propos

Les recueils d'articles éveillent toujours la suspicion du lecteur. Pourquoi ne pas s'en tenir aux livres dans lesquels l'auteur a eu loisir d'accomplir la synthèse des étapes réflexives et des expérimentations – plus ou moins circonstanciées et redondantes – dont sont issus ses articles ?

Dans le cas présent, il s'agissait d'abord de répondre à une demande, concernant des textes épars et désormais difficiles à trouver. Mais n'est-ce pas là un alibi, que ne peut valider l'hétérogénéité des textes choisis ? Qu'y a-t-il de commun entre l'utopie et la conservation du patrimoine historique bâti, entre le *cyberspace* et l'urbanisme corbusien, entre Alberti, l'humaniste artiste qui fut au xv^e siècle un des créateurs de la Renaissance, et Haussmann, le préfet de Napoléon III qui transforma Paris, ou encore le sociologue Georges Friedmann ?

L'hétérogénéité est manifeste. Elle masque cependant une double unité d'objet et de temps.

Unité d'objet, d'abord : sous des formes et à travers des pratiques multiples (bâtiments singuliers et architecture, villes et urbanisme, monuments et conservation patrimoniale, projets iconiques et projet politique), il s'agit d'une seule et même activité, dont le déploiement dans l'espace

naturel permet aux sociétés humaines d'édifier leur milieu propre. Davantage, la diversité des points de vue – théoriques ou phénoménologiques, distancés ou polémiques – selon lesquels, au gré des circonstances, est appréhendé ce travail d'«espacement» ne fait qu'en confirmer l'irréductible identité.

Unité de temps, ensuite : non pas celle des époques traitées, dont les unes sont lointaines (le xv^e siècle d'Alberti) et d'autres à peine refroidies (le xx^e siècle de Le Corbusier) ou actuelle (le xxi^e siècle du patrimoine mondial), mais l'unité du cadre temporel (1985-2005) à l'intérieur duquel ont été écrits les textes de ce recueil. Cette période marque, en effet, la cristallisation d'une révolution culturelle (sans doute la plus importante vécue par l'humanité depuis sa sédentarisation), amorcée et latente depuis les années 1960 : la révolution que j'appellerai électro-télématique, à présent pointée, de façon plus ou moins approximative et contestable, par d'innombrables qualifications (électronique, informatique, numérique, du savoir, de l'information, de la performance...) et qui, impulsée par la technique ou plutôt par un ensemble de techniques, concerne désormais la totalité des sociétés humaines.

C'est précisément cette appartenance chronologique commune qui confère à la diversité des cas évoqués l'unité spécifique d'une même saisie, depuis un même ici et maintenant. Autrement dit, aucun des articles de ce volume n'a été écrit dans une perspective historiciste, visant en soi et pour soi une hypothétique restitution ou restauration du passé. Tous reposent sur le postulat, autrefois énoncé par Michel de Certeau¹, selon lequel le passé, même le plus

1. Cette condition incontournable du travail historique est nommée par M. de Certeau «opération historique». Cf. «L'opération historique», in J. Le Goff et P. Nora (dir.), *Faire de l'histoire*, t. I, Paris, Gallimard, 1974.

matériel, ne nous apparaît qu'à travers les lunettes du présent, c'est-à-dire les problématiques dans lesquelles nous sommes engagés ici et maintenant. En termes encore plus précis, loin d'être réduit à sa valeur d'avertissement épistémologique, ce postulat est ici érigé en méthode de questionnement et d'interprétation du présent.

Le choix des articles, retenus de préférence à de nombreux autres de la même époque, a été opéré à l'intention de deux catégories de lecteurs.

D'une part, les étudiants et les professionnels du cadre bâti : à l'heure où, dans leur champ, l'amnésie et la table rase sont érigées en dogme, ceux-ci déchiffreront la dialectique incontournable du passé et du présent au gré d'une exploration progressive et sinueuse², contrepoincée et confortée par la réflexion de quelques auteurs visionnaires (de Freud à Valéry ou d'Anders à Lévi-Strauss) qu'ensemble négligent le surf médiatique et la mode.

D'autre part, les mêmes textes s'adressent aussi à un public beaucoup plus vaste, celui des non-spécialistes.

En effet, la culture architecturale et, plus généralement, spatiale et plastique, si prégnante dans la plupart des autres pays européens, est quasi inexistante dans une France caractérisée par l'attachement qu'elle porte à ses traditions textuelle et littéraire. L'histoire de l'art n'a jamais été enseignée dans notre pays, ni dans les établissements primaires, ni dans les établissements secondaires. De même, une centralisation ancestrale, redoublée par la Révolution de 1789, a tout à la fois promu le dépérissement des sous-cultures locales,

2. Qui prolonge en direction d'un nouveau livre – à écrire – la réflexion amorcée dans *La Règle et le Modèle* et *L'Allégorie du patrimoine* (éd. revues et corrigées, parues respectivement aux Éditions du Seuil en 1996 et 1999).

encore bien vivantes chez nos voisins, et placé la gestion du patrimoine historique sous la tutelle de l'administration qui, dans ce domaine, réduit identiquement élus et citoyens au statut d'assistés. D'où, aujourd'hui, face au processus de décentralisation et de désengagement de l'administration d'État, le désarroi partagé des citoyens et des élus. À cette catégorie de lecteurs, les articles ici réunis offrent, par leur diversité et leur ponctualité, un cheminement incitatif, une sorte d'introduction ou de propédeutique impressionniste, en attendant l'élaboration, à l'échelle nationale, d'une nécessaire politique de formation aux valeurs spatiales.

Mais, pour l'une et l'autre catégorie de lecteurs, il y a plus important : la découverte progressive, au fil des pages, de l'impact exercé par la mondialisation sur le cadre construit (urbain, rural, paysager) de notre vie quotidienne. Et, par voie de conséquence, en abîme de ce tableau, l'émergence de la spatialisation, autrement dit des pratiques d'aménagement de l'espace, comme dimension anthropologique fondamentale, toujours occultée au profit de l'économie et de la technique par les analystes de la mondialisation.

Puisque aussi bien, ni dans les écoles d'architecture ou les instituts d'urbanisme ou d'aménagement, ni dans leurs administrations de tutelle, ni sur la place publique – unanimes à célébrer le caractère ludique et médiatique de tous les « arts de l'espace », désormais confondus et voués aux dieux de la mode et de la finance –, n'est jamais dite la fonction anthropogénétique de la spatialisation : cette compétence symbolique des vivants humains, du *zôon politikon*, qu'il s'agit à présent de se réapproprier avant qu'il ne soit trop tard.

Avertissement et mode d'emploi

Les articles qu'on va lire ont été distribués en quatre sections dont les intitulés comportent une part d'arbitraire. En effet, si ces rubriques renvoient à des thématiques dominantes, celles-ci s'entrelacent et s'entrecroisent, si bien que chacun des textes relève quasiment des quatre sections et aurait pu être classé différemment. D'où aussi les inévitables redites tenant à l'identité des questionnements poursuivis et des combats entrepris.

Tous les textes sont publiés dans leur version originale, sans tentative d'actualisation. On s'est contenté d'indiquer leurs titre, date et lieu de publication, d'en corriger les coquilles ainsi que quelques maladresses de style. Lorsque c'était utile, on a précisé les circonstances ayant motivé l'article et, le cas échéant, apporté quelques compléments bibliographiques³ ou des informations concernant l'actualité du texte en question.

3. La bibliographie figurant dans les notes est celle de l'époque. Elle n'a pas fait l'objet d'une mise à jour systématique.

I. Histoire et critique

Le Corbusier en perspective : 1995-1966 *

I. 1995

L'article qu'on va lire date d'il y a exactement trente ans. Il illustre la difficulté d'écrire l'histoire à chaud, sans la perspective du temps qui non seulement pose sa marque sur les idées et les bâtiments, mais transforme l'horizon matériel et mental sur lequel le sens les découpe.

Ainsi, au climat passéiste des années 1960 où la France se désintéressait de l'architecture, a succédé presque sans transition une fièvre de modernisme qui a fait de l'architecture la proie de la mode et des médias. Il n'est pas sûr que la culture architecturale ait pour autant progressé dans notre pays.

Mon analyse de la position de Le Corbusier dans le Mouvement moderne comme ma critique de son urbanisme me semblent *grosso modo* toujours pertinentes. Néanmoins, les trente dernières années ont fait apparaître ou confirmé cer-

* Dans son numéro 282 (mai-juin 1995), la revue *Urbanisme* commémore le trentième anniversaire de la mort de Le Corbusier par un dossier sur la ville et Le Corbusier. À cette occasion, la rédaction republie mon article «L'épaisseur d'un mythe», paru dans le numéro 46 de la revue *Transmondia* en décembre 1966, et m'en demande un commentaire rétrospectif publié sous le titre «Que faut-il maintenant penser de Le Corbusier?».

taines évidences, apporté des informations nouvelles, fait surgir des questionnements inédits.

Je me bornerai ici à une énumération rapide.

- **Évidences** : les réalisations architecturales de Le Corbusier accusent, même dans le cas des plus coûteuses, une carence technique sans équivalent chez les autres protagonistes du Mouvement moderne, ainsi que des dysfonctionnements irrémédiables, démontrant s'il le fallait la dimension rhétorique du fonctionnalisme corbusien. Quant aux théories urbanistiques, leur méconnaissance des vrais problèmes des sociétés industrielles avancées est dorénavant rendue plus éclatante à la fois par la révolution technique et sociétale que nous avons vécue depuis trente ans, et par la redécouverte de praticiens contemporains de Le Corbusier qui, de Prost à Giovannoni, surent penser le rapport de nos sociétés avec la technique et avec leur passé.

- **Informations** : sur Le Corbusier lui-même, les précautions prises par l'auteur de son vivant et le filtrage opéré par certains « gardiens du temple » laissent peu d'informations susceptibles de renouveler l'approche historique et critique de l'œuvre. La thèse de Paul V. Turner sur la « Formation de Le Corbusier », dont la traduction française a été publiée aux Éditions Macula¹, n'en présente que plus de mérite et de valeur.

- **Questionnements** : quelle est la part de Le Corbusier dans l'œuvre qui lui est attribuée ? La question n'a jamais été abordée. Y répondre permettrait cependant d'éclairer les inégalités et les discontinuités des réalisations architecturales que j'avais trop gommées, et de rendre leur juste place à ceux qui, depuis les années 1920, se succédèrent à la tête

1. *The Education of Le Corbusier. A Study of Le Corbusier's Thought, 1900-1920*, Cambridge, Harvard University Press, 1971 ; trad. fr. *La Formation de Le Corbusier*, Paris, Macula, 1987.

de l'agence de la rue de Sèvres. Question plus délicate : que restaurer et conserver dans un ensemble de constructions que leur auteur avait presque intégralement fait inscrire à l'Inventaire supplémentaire du patrimoine ? Est-il raisonnable de dépenser pour restaurer cette œuvre, qui n'a pas su franchir intacte quelques décennies, les sommes susceptibles de sauver aujourd'hui les édifices dont la beauté a traversé les siècles ?

II. 1966

Dans la France passéiste où architecture signifie cathédrales, châteaux royaux, hôtels du XVIII^e siècle, mais où elle est rayée des valeurs culturelles vivantes, Le Corbusier pendant quarante années incarna l'avant-garde et le progressisme et fut à ce titre soutenu par une minorité qui n'épousait pas pour autant toutes ses idées.

Devant la critique internationale, il a pu représenter le fonctionnalisme le plus sec et le lyrisme le plus délirant, être jugé cubiste par les uns, baroque par les autres, être considéré comme le visionnaire qui a conçu la ville de l'avenir et se voir reprocher un urbanisme inhumain et rétrograde.

À peine disparu, sa mythologie a grandi encore. Si un an avant la mort de Le Corbusier, André Malraux déclarait sans ambages qu'il était le plus grand architecte du monde, dans ses articles nécrologiques, la presse française va encore plus loin : n'écoutant que son nationalisme et son ignorance, et sur la foi du ministre de la Culture et de grands prix de Rome honteux et ravis, elle n'a pas hésité à en faire le créateur de l'architecture moderne.

Le Corbusier lui-même n'a pas peu contribué à sa propre

légende : son œuvre construite se double d'une œuvre écrite d'une importance égale par son retentissement et dans laquelle il a, à la fois, été son propre apologiste et défendu à la première personne les théories élaborées par une génération d'architectes.

Il ne faut pas oublier, en effet, que l'aventure corbusienne commence par le journalisme : chronologiquement, Le Corbusier est d'abord le propagandiste et le héraut d'une architecture nouvelle qui a déjà ses pionniers ; plus tard seulement, il en devient l'un des héros.

Ses premiers articles ont été publiés entre 1920 et 1925 dans *L'Esprit nouveau*. Ils ont ensuite été réunis en 1925 dans des volumes célèbres : *Vers une architecture*, *L'Art décoratif aujourd'hui*, *Urbanisme*. Plus tard ont paru de nombreux autres volumes, parmi lesquels : *Quand les cathédrales étaient blanches* (1937), *Propos d'urbanisme* (1946), *Les Trois Établissements humains* (1959).

Un style à l'emporte-pièce, le sens de la formule, le goût du néologisme, l'art de schématiser et de systématiser tout en demeurant lyrique donnent à ces livres un attrait exceptionnel. Selon le mot d'un élève de Le Corbusier, ils ont constitué l'ABC de deux générations d'architectes : affirmation particulièrement exacte dans le cas de la France où, devant la carence de l'enseignement officiel donné à l'École des beaux-arts, ces ouvrages avaient une valeur d'enseignement officieux.

Sans que s'y trahisse d'ailleurs aucune évolution significative, ils développent sous forme d'un système rigoureux, unique en son genre au xx^e siècle, un ensemble de thèmes dont l'œuvre construite de Le Corbusier semble souvent la négation : c'est là un nouvel aspect du mythe corbusien.

Il est présomptueux de penser porter aujourd'hui sur Le Corbusier le jugement de l'histoire. Cependant, nous voudrions tenter ici de dépouiller la passion polémique pour rechercher le sens de son œuvre. Une double analyse portant sur l'inspiration idéologique et sur les caractères plastiques permettra d'en montrer l'originalité véritable, mais aussi l'ambivalence : ambivalence qui constitue peut-être la meilleure introduction à la problématique de l'urbanisme et de l'architecture actuels. L'œuvre de Le Corbusier ne saurait être approchée sans qu'on ait au préalable situé dans sa génération et son milieu l'homme de trente-quatre ans qui, en 1920, inaugure sa carrière en devenant codirecteur de *L'Esprit nouveau*.

Sources et contextes

Le Corbusier appartient à ce que les historiens nomment la première génération de l'architecture moderne, et à l'intérieur de celle-ci au « premier rationalisme européen ».

Les principaux autres protagonistes en sont Gropius, Mies van der Rohe, Oud et Mendelsohn². Leur œuvre essentielle se situe après la guerre de 1914. Leur objectif, esthétique et éthique à la fois, fut d'élaborer rationnellement un cadre de vie (englobant tout objet possible, de l'ustensile ménager et du meuble jusqu'au bâtiment et à la ville) correspondant au saut technique accompli par la société industrielle.

Obsédés par l'idée de modernité, choqués par l'anachronisme d'un environnement où seuls les moyens de trans-

2. Gropius est né en 1883, Mies en 1886 ; Oud a vécu de 1890 à 1963, Mendelsohn de 1887 à 1953.

port, les édifices industriels et certains travaux du génie civil leur semblent dotés de formes historiquement justes, ils ont eu cependant des précurseurs sur les travaux desquels leur œuvre se fonde. Ce ne sont pas seulement les travaux des grands ingénieurs de l'acier et du béton qui leur ont rendu possible la création d'un nouvel espace. Déjà l'industrialisation et la standardisation du bâtiment ont été pensées par Behrens et van de Velde, qui sont également les créateurs de l'*industrial design* et les pères spirituels du Bauhaus³. Du point de vue esthétique, l'éclectisme du XIX^e siècle et les surcharges du *modern style* ont été récusés au profit de formes nues, géométriques, par Hoffmann, Loos, van de Velde, ce dernier reliant la pureté des volumes à une théorie platonicienne de l'objet usuel. Enfin, la rationalisation de l'espace urbain a été proposée dans l'ouvrage célèbre de Tony Garnier *Une cité industrielle*⁴, où le classement méthodique des fonctions dans un espace urbain éclaté oppose celle-ci à l'espace clos de la Cité-jardin conçue par Ebenezer Howard⁵.

Parmi les réalisations architecturales antérieures à 1920, il faut citer, d'une part, l'usine d'Alfeld an der Leine, de Gropius, construite en 1911, cage de verre sur ossature d'acier qui constitue le premier manifeste de l'architecture rationaliste ; d'autre part, les réalisations déjà nombreuses d'Auguste Perret qui a promu le béton à la dignité de maté-

3. Célèbre école fondée en 1919 à Weimar par Gropius. Celui-ci reprenait ainsi la suite de l'école d'art créée selon des principes analogues dans la même ville, en 1900, par l'architecte belge Henry van de Velde que la guerre avait chassé d'Allemagne en 1914.

4. *Une cité industrielle. Étude pour la construction des villes*, Paris, Vincent, 1917. L'ensemble des planches, précédées d'une introduction, qui constituent cet ouvrage, avait été exposé à l'Académie des beaux-arts en 1904.

5. *Tomorrow*, 1898, traduit en français en 1903 sous le titre *Villes-jardins de demain*.

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

L'Urbanisme, utopies et réalités
1965
et « *Points Essais* », n° 108, 1979

La Règle et le Modèle
Sur la théorie
de l'architecture et de l'urbanisme
« *Espacements* », 1980
nouvelle édition, 1996

L'Allégorie du patrimoine
« *La couleur des idées* », 1992
nouvelles éditions, 1996 ; 1999

En collaboration

Le Sens de la ville
1972

Histoire de la France urbaine
T. 4. La ville de l'âge industriel
« *L'univers historique* », 1983
T. 5. Croissance urbaine et crise du citoyen
« *L'univers historique* », 1985

Mémoires du Baron Haussmann
(édition établie par Françoise Choay)
2000

L'Art d'édifier de Leon Battista Alberti
(traduit, présenté et annoté
par Pierre Laye et Françoise Choay)
2004

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Corbusier
New York, Braziller, 1960

City Planning in the XIXth Century
New York, Braziller, 1970

Dictionnaire de l'urbanisme
et de l'aménagement
(*en coll. avec P. Merlin*)
Paris, PUF, 1988, 2000, 2005

La Conférence d'Athènes sur la conservation
artistique et historique des monuments (1931)
(*édition établie par Françoise Choay*)
Éditions de l'Imprimeur, 2002

Espacements : l'évolution
de l'espace urbain en France
Paris, Skira, 2004